

15 OCTOBRE 2014 sophie pujas

Dem 189 : "Utiliser l'alphabet cyrillique, c'est libérateur"

Exposition Mécanique animale

Œuvres Dem189

Du 13 au 25 octobre 2014
Du mardi au samedi de 10h à 19h30
Le dimanche de 14h à 18h30
et sur rendez-vous

Vernissage le lundi 13
octobre à partir de 18h

mmartproject
C/O Espace Modem
25, rue Yves Toudic
75010 Paris

M° Jacques Bonsergent

www.mmartproject.com



Du 13 au 25 octobre 2014

Exilé depuis peu en Australie, Dem189 est un artiste français issu de la culture du graffiti. Artistik Rezo l'a rencontré à l'occasion de l'exposition actuellement organisée par Muriel Marasti Art Project.

Pourquoi intituler votre dernière exposition "Mécanique animale" ?

C'est une collision des mondes sur lesquels je travaille ! Cela réunit deux versants de mon inspiration : d'un côté, une dimension très mécanique, un peu geek, et une autre partie de mon travail, fondée sur quelque chose de très organique, très viscéral. J'ai eu tendance pendant longtemps à faire soit des dessins très rigides, de type architectural, soit très organiques, très mous. Aujourd'hui, je mélange les deux.

Comment vous êtes-vous lancé dans le graffiti ?

J'ai passé mon enfance au Liban, je suis arrivé en France adolescent. Ma mère était illustratrice, c'est par elle que j'ai commencé à dessiner. Au collège, je dessinais pendant un cours d'anglais et un copain m'a montré des lettrages. Je n'avais jamais entendu parler de graffiti... Grâce à lui, j'ai vu des photos, des bouquins... Au début, c'étaient les personnages qui me fascinaient. Après je suis passé à la lettre. Plus tard, la rencontre avec Lek, avec qui j'ai commencé à peindre, m'a permis de passer à de grands mélanges, beaucoup plus libres. Les graffeurs y voient des lettres, mais aller vers l'abstrait efface les contraintes de formes, on peut en créer d'autres, qui n'existent pas, utiliser l'alphabet cyrillique ou chinois, c'est très libérateur...



Avec Lek, vous avez aussi participé à l'aventure du Mausolée...

Oui, je suis l'un des rares à y être retourné régulièrement, pendant deux ou trois mois. C'était un endroit intéressant, parce que très spécial. J'aimais particulièrement peindre dans les pièces sombres, voire noires. Le livre n'était pas encore en projet. J'aimais imaginer les gens se balader avec une lampe torche. Mais il y avait quelque chose d'assez angoissant, une vie étrange. Je peins toujours en musique. Parfois, j'avais vraiment l'impression que quelqu'un était derrière moi... C'était un endroit fabuleux, mais oppressant, quand on n'en pouvait plus, on allait peindre dehors. J'ai ensuite participé à la première expérience au Palais de Tokyo. Je suis parti le lendemain en Australie et je ne suis jamais revenu...

L'architecture compte pour vous ?

Quelques artistes du graffiti étaient déjà inspirés par cette dimension, notamment Delta (Boris Tellegen), que j'admirais beaucoup. De mon côté, c'est venu à mi-chemin. Au début, comme tous les autres graffeurs, j'étais inspiré de manière consanguine par tout ce qui se faisait dans le milieu. Au bout d'un moment, j'ai regardé à l'extérieur. Je suis revenu alors sur ce qui m'avait intéressé dans le dessin quand j'étais petit, dont toutes les bandes dessinées qui m'étaient interdites quand j'étais petit et que je lisais quand même, comme Moebius. J'ai travaillé avec plus de finesse, moins comme du graffiti américain et davantage comme quelque chose de personnel, issu de ma culture française.



La bande dessinée a influencé votre rapport à la couleur ?

En fait, longtemps, la couleur m'a ennuyé plus qu'autre chose. Je faisais des pièces avec très peu de couleurs, même dans le graffiti. Ce qui m'intéressait, c'était le dessin au trait. J'ai commencé à passer à autre chose en collaborant avec Seth, que j'ai rencontré en 2003. Il développait une technique très fine par rapport à ses personnages, alors que j'avais encore un trait très gras, venu du graffiti.

Comment a débuté le travail d'atelier ?

J'ai commencé en 2006 ou 2007, je commençais un peu à m'ennuyer, à voir que je mettais trop de limites dans mon travail. Je me suis dit que je pourrais faire sur toile ce que je ne faisais pas sur mur. Cela m'a aidé à faire tomber toutes les barrières, les règles, dans le graffiti, et à faire un peu ce que je voulais. J'ai réadapté mon trait, réappris à peindre, d'une certaine façon. Et à avoir le plus d'outils possible à ma disposition pour faire tout ce que je voulais, autant sur mur que sur papier, sans limite...



Parmi ces outils, vous restez fidèle à la bombe, tout en expérimentant d'autres techniques...

Oui, mais je peux faire des murs au rouleau ou au pinceau, je n'ai pas de problème avec ça. Je suis allé au Brésil. Là, ils n'ont pas d'argent, et aucun complexe à utiliser le rouleau. Ils ont raison. Si tu as accès à une bombe, c'est plus rapide, plus précis, il y a des années d'expérience derrière, c'est vrai. Pour l'exposition, j'ai utilisé un aérographe pour la première fois.

D'autres projets ?

À Melbourne, où je vis, je peins beaucoup dans les systèmes de drainage. Il m'y est arrivé quelques petites aventures, comme d'être emporté par les flots – on apprend ! J'aime bien aller peindre dans des lieux où les gens ne vont pas forcément aller. Je m'y sens à l'aise, je me fais un peu flipper aussi... Il y a des rats, des animaux étranges... J'aime l'intimité de ce genre de lieu. C'est comme un jardin secret...

Propos recueillis par Sophie Pujas

À découvrir sur Artistik Rezo :

- [La présentation de l'exposition Mécanique animale de DEM 189](#)